

**PROBLEMES DE LA RECHERCHE D'APPARENTEMENTS  
GENETIQUES DANS LES LANGUES SANS TRADITIONS  
ECRITES (APPROCHE METHODOLOGIQUE ET  
EPISTEMOLOGIQUE)**

**R. Nicolai**

*Université de Nice-Sophia Antipolis*

**Abstract :** La recherche des apparentements linguistiques dans les langues sans traditions écrites se heurte à des difficultés. Des méthodologies alternatives fondées sur l'interprétation de ressemblances ont été proposées ; elles tendent à ne pas 'laisser de restes'. Leur statut épistémologique mérite d'être étudié car un triple problème est posé ; il concerne la nature et statut des connaissances construites : comment se situent-elles par rapport aux empiries dont elles sont censées rendre compte ? Les contraintes sur la construction théorique : les présupposés véhiculés favorisent-ils ou freinent-ils un renouvellement méthodologique ? La fonction des opérations cognitives qui autorisent les représentations normatives et catégorielles conduisant à la construction de ces connaissances.

**1. LE THEME.**

La recherche des apparentements linguistiques dans les langues sans traditions écrites se heurte à des difficultés particulières ; pour y pallier, des approches alternatives ont été proposées. Elles tendent à ne pas 'laisser de restes' et posent un triple problème qui concerne :

- la nature et statut des connaissances construites,
- les contraintes imposées par les présupposés,

- les opérations cognitives sous-jacentes.

J'essaierai ici de « provoquer » une réflexion pour comprendre ce qui se construit dans cette production des connaissances et je partirai de trois commentaires simples dont l'articulation me paraît intéressante :

- le constat fait par Greenberg et tous ceux qui sont concernés par la méthode des ressemblances de l'évidence a priori des classifications.

- le fait qu'il y a « *deux méthodes pour établir une reconstruction linguistique... qui peuvent conduire à des résultats entièrement différents* ».

- la remarque que si « *traditionnellement, le taxinomique concerne le classement d'objets déjà définis, individuels et autonomes* ». « *Au sens structural, il concerne au contraire des unités abstraites définies et déterminées par la classification elle-même. Il concerne l'émergence du discret hors du continu par catégorisation* ». Empruntée à Petitot, cette dernière réflexion ferme la boucle.

Rapportée à la recherche d'appareillages linguistiques dans les langues sans traditions écrites, la question est la suivante :

- *qu'est ce qui est maîtrisé* dans le(s) procès de classification qui articule(nt) des ensembles de ressemblances lexicales pour rendre compte du regroupement « génétique » des langues ?

Plus précisément, je demanderai *est ce que les structurations construites représentent quelque chose qui existe déjà et qu'on découvre/dévoile ?* Est-ce la trace d'une réalité empirique ? Un « moment » d'une linéarité historique ?

*Ou bien est-ce que c'est une représentation* qui se structure **par sa construction même** au centre d'un espace interprétatif ? Manifestant un simple effet de l'application des modalités « catégorisantes et rationalisantes » de l'esprit humain ?

Ou bien *est-ce encore autre chose ?*... Bien évidemment il n'est guère possible ici que de cerner le thème. J'essaierai simplement de le commenter.

Notons pour commencer que la première étape d'une classification se situe à un stade « naïf » de la perception des formes et que cette perception classiquement « gestaltique » de la mise en forme initiale, pour naïve qu'elle soit, ne se fait pas sans renvoyer à un arrière plan de référence...

Décidons ici de refuser le « plan » qui nous est a priori « donné » ; partons du constat de « l'évidence classificatoire » mais sans la notion « d'historicité » !

## 2. LA NOTION D'HISTORICITE.

Reprenons pour cela un exercice de pensée connu : soit donc Terre jumelle<sup>1</sup> (T2) identique en tout point à la nôtre, à la différence près que la « notion d'historicité » n'existe pas, bien que T2 ait subie une évolution parallèle à la nôtre.

Le linguiste comparatiste qui, sur T2 envisage une comparaison à grande échelle discriminera, comme sur T1, un certain nombre d'ensembles linguistiques dont il reconnaîtra la « proximité ». Ces ensembles constitueront pour lui aussi une chose qu'il convient « d'expliquer »... car sur T2 comme sur T1, ce ne saurait certainement pas être par hasard que se manifeste l'organisation qu'il identifie par son opération de discrimination.

Constatant donc « l'évidence » des corrélations que matérialise l'organisation émergente (les regroupements manifestés étant globalement répartis par zones géographiques), une « explication » possible est alors de supposer l'existence d'un rapport structurel entre des places géographiquement définies et des entités linguistiques.

Sur T2, l'exploration de ces rapports a permis de créer une science de la « topologie des bassins », qui devient alors l'objet privilégié de la recherche.

Corrélativement, les linguistes de T2 n'ont pas non plus manqué de constater la présence de groupements spécifiques de populations dans certaines zones géographiques. La question du rapport des locuteurs à la langue dans la dynamique de l'ensemble population-langage-géographie est alors posée... Certains éminents savants de T2 pensent que dans l'écosystème ainsi considéré, l'action des locuteurs est déterminante puisqu'ils sont les acteurs des échanges discursifs, tandis que d'autres supposent que cette action est secondaire.

L'alternative existe donc sur T2 entre une première hypothèse qui privilégie une recherche sur la façon dont les facteurs raciaux interviennent dans l'organisation des langues (...car en l'absence d'historicité, qui dit communauté et individu induit, sur T2, le facteur immanent de la « race ») et une deuxième hypothèse qui induit la recherche de corrélations entre les biotopes climatiques et ces mêmes structurations linguistiques. Il y a donc une lourde querelle (dans laquelle nous ne pouvons intervenir) entre les immanentistes qui privilégient le biotype et les relationnistes qui privilégient le biotope...

« Concrètement » donc, sur T2, je ne sais pas si bantu2 est équivalent à bantu1 sur T1, mais *le caractère contingent* de l'arrière-plan qui « donne sens » à la mise en structuration des données m'apparaît avec évidence **par le simple effet de la comparaison entre les deux mondes.**

*Ce que veut montrer cette « histoire », c'est que le procès de catégorisation inhérent à la structuration des données est corrélatif de la préhension d'un système de connaissances (construites et en construction) qu'il permet d'appréhender et qui lui « donne sens ».*

---

<sup>1</sup> réminiscence !....

Avec son empiricité, le système de connaissances ainsi référé (quel qu'il soit) est probablement **nécessaire pour la construction rationnelle** mais il lui est cependant **contingent dans toute « mise en signification » particulière**. Bien sûr, c'est dans cette contingence là, que se valident les opérations sur le monde et que se construisent les faits...

Ainsi, si une structuration des discontinuités dans les données linguistiques est au moins partiellement créée sur la base de ressemblances, alors elle sera rapportée à un modèle retenu a priori pour expliquer/justifier son émergence ; et en l'absence d'un tel modèle, l'on peut s'attendre à ce qu'il s'en construise un, corrélativement à la mise en évidence du système de discontinuité.

On perçoit donc ici l'importance et la prégnance de la perception historique : puisqu'elle est (sur T1) le cadre de l'analyse... je ne vois d'ailleurs pas comment elle pourrait ne pas servir de référence à partir du moment où, établie, elle fait partie des connaissances d'arrière-plan disponibles.

Enfin, avec ce minimum de distanciation, on (s')explique peut-être mieux pourquoi certains ne s'expliquent pas que d'autres ne s'expliquent pas que les faits qu'ils considèrent veulent dire ce qu'ils (eux) disent qu'ils (les faits) disent...

### 3. RETOUR DANS L'HISTOIRE , OU QU'AVONS NOUS FAIT SUR T1 ?

De retour sur T1, il ne s'agit pas de nier des constructions qui se manifestent avec évidence et constance ; qu'avons nous donc fait ?

1) On a théorisé une modalité de l'évolution (la linguistique comparée) ; elle a permis une double construction :

- *la conception néogrammairienne de la modalité du changement linguistique,*
- *la vision de la diversification des langues, conçue comme une arborescence.*

L'ensemble méthode-théorie ainsi constitué crée la possibilité de reconstruction, qui clôture l'opération.

Mais cette modalité là, est souvent généralisée comme le schéma de référence de toute évolution possible. Elle surdétermine le processus d'explication des « régularités » mises à jour.

2) En situation de faiblesse, lorsqu'il s'agit d'aborder les langues sans traditions écrites, c'est à dire lorsque ni l'histoire, ni les données ne fournissent une garantie suffisante, *on a développé des méthodes alternatives* en s'appuyant sur la mise en évidence de ressemblances, et en se référant aux mêmes principes généraux et aux mêmes hypothèses sur l'évolution des langues.

On a donc à la fois étendu le domaine d'application du modèle... et transformé les méthodes. En conséquence, on construit bien quelque chose et on rend bien compte d'un « donné empirique » ; sauf qu'on ne sait pas très bien quelle est le statut de ce que l'on construit et



que de ne pas s'en inquiéter, la construction est *surdéterminée* par le contexte explicatif de l'historicité.

Il me paraît plus probable que cette construction appartienne à un autre espace structural, non isomorphe au premier, car ni les objets, ni les relations ne sont les mêmes. La question porte donc sur l'ambiguïté de ces espaces structuraux différents qui sont le support d'élaborations données comme relevant de la même « pertinence »... et censés rendre compte d'un même donné empirique... Mais le problème est que cette question peut tout autant ne pas se poser, par l'effet de la surdétermination de la réponse attendue.

#### 4. EN CONCLUSION.

Partons d'un ouvrage récent : M. Ruhlen, dans un livre enthousiaste dédié au grand public où il entreprend de montrer à tout un chacun combien il est facile de voir les apparentements sur la base des ressemblances et comment n'importe qui pourrait, par exemple, prendre conscience de la « réalité » du « nostratique », assène cet énoncé « *Les ressemblances observées aujourd'hui existent parce qu'elles y étaient depuis le début* ».

Les réflexions précédentes aident sans doute à comprendre plus clairement la nature du problème qui permet de relativiser le péremptoire de cette assertion... On peut même percevoir dans l'énoncé ce que l'auteur, compte tenu de son projet, n'y a certainement pas mis : le constat de l'immanence structurale et de l'aprioricité catégorielle !

La suite du commentaire est tout autant « problématique » ; en effet même s'il s'avère vraiment que « *cette dernière explication n'est rien d'autre que l'explication évolutionniste de transmission avec modification. depuis Darwin* » et qu'« *elle constitue la colonne vertébrale de la biologie* », on doit peut être réfléchir un peu plus avant d'affirmer dans une modalité déontique que « *Ce devrait être aussi celle de la linguistique historique* ».

Notre voyage vers T2 nous aura peut être aidé à mieux situer ce type d'approche. Peut être peut-on placer le débat sur un autre plan à travers la réflexion introductive suivante : « *si toute notre connaissance commence avec l'expérience, il n'en résulte pas quelle dérive toute de l'expérience... C'est donc une question ... que celle de savoir s'il y a une connaissance indépendante de l'expérience et même de toutes les impressions des sens. Cette espèce de connaissance est dite a priori, et on la distingue de la connaissance empirique, dont les sources sont a posteriori, c'est-à-dire dans l'expérience.* »<sup>2</sup>

Je ne vais bien entendu pas aller plus loin mais je soulignerai que ce qui reste, c'est encore des question. Certes, les mêmes questions que celles initialement posées sauf que, de les avoir explorées, elles pourraient bien ne plus se présenter exactement dans les mêmes termes.

Ainsi l'on perçoit peut-être un peu mieux que les ressemblances soient patentes et que la catégorisation initiale soit tout simplement « donnée à voir » ; on admet plus facilement le fait

<sup>2</sup> E. Kant, *Critique de la raison pure*

que deux « méthodes » pour établir les « reconstructions » puissent conduire à des résultats entièrement différents sur les mêmes données ; on comprend enfin un peu plus l'importance et la fonctionnalité des procès de catégorisation dans la constitution des faits qui sont tout autant déterminés par les données que par les effets de la rationalité qui permet de les articuler. C'était un peu l'enjeu (le jeu ?) du propos.

## REFERENCES

- Bréal, M. (1897). *Essai de sémantique (science des significations)*, Hachette, Paris.
- Foucault, M. (1966). *Les mots et les choses*, Gallimard, Paris.
- Frajzyngier, Z. et Ross, W. (1991). Methodological Issues in Applying Linguistics to the Study of Prehistory, in *Unwritten testimonies of the African Past*, Orientalia Varsoviensia, pp. 21-44.
- Greenberg, J. (1963). *The Languages of Africa*, The Hague and Indiana, Mouton.
- Garfinkel, H. (1967). *Studies in ethnomethodology*, N.J. Prentice Hall.
- Hjelmslev, L. (1966). *Le langage*, Ed. de Minuit, Paris.
- Kant, E. (1781). *Critique de la raison pure*, Flammarion, Paris (1987).
- Latour, B. (1989). *La science en action*, Paris.
- Lévi-Strauss, Cl. (1965). *Le totémisme aujourd'hui*, Paris.
- Manessy, G. (1990). Du bon usage de la méthode comparative historique dans les langues africaines et ailleurs, in *Travaux 8, Cercle linguistique d'Aix-en-Provence*, pp. 89-107.
- Manessy, G. (1992). Généalogie et génétique, in *Linguistique Africaine*, N°9, pp. 67-76.
- Meillet, A. (1958). *Linguistique historique et linguistique générale*. Paris.
- Nicolaï, R. (1986). Catégorisation pratique et dynamique linguistico-langagière (application à la morphosémantisation et aux constructions normatives), *Langage et société* 35, Paris, pp. 33-66.
- Nicolaï, R. (1988). Normes, règles et changements : remarques sur la recatégorisation des représentations, *Journal of Pragmatics* 12, North-Holland, pp. 161-174.
- Nicolaï, R. (1990). *Parentés linguistiques*, Eds du CNRS, Paris.
- Nicolaï, R. (1994). Apparentements linguistiques : problèmes théoriques et méthodologiques, 1994, *Acta Universitatis Carolinae, Praha*, pp. 52-74.
- Nicolaï, R. (1994). Construction de faits, vraisemblance et réalité : considérations sur les modèles explicatifs de l'évolution des langues. Colloque « *Terrain et Théorie en linguistique* », Paris.
- Nicolaï, R. (1995). Problems of grouping and subgrouping : the question of Songhay, *6th Nilo-Saharan Conference*, Santa Monica, Afrikanistische Arbeitspapiere N° 45 Köln, pp. 27-52.
- Nicolaï, R. (1995). Thoughts on a model for describing linguistic relationships, *26th Annual Conference on African Linguistics* ; Los Angeles, in *Language History and Linguistic Description in Africa : Trends in African Linguistics*, Vol2. (Eds. I. Maddieson et Th. Hinnebusch)
- Nicolaï, R. (1996). Commentaires sur les méthodologies par « ressemblances »..., *Linguistique Africaine* 17.
- Petitot-Cocorda, J. (1984). *Les catastrophes de la parole, de Roman Jakobson à René Thom*, Maloine, Paris.
- Petitot-Cocorda, J. (1985). *Morphogenèse du sens I*, PUF, Paris.

- Putnam, H (1990). *Représentation et réalité*, NRF, Paris.
- Putnam, H. (1981). *Raison, vérité et histoire*, Ed. de Minuit, Paris.
- Quéré, L. (1995). La valeur opératoire des catégories, *Notes et Travaux Sociologiques*, n°1, pp. 6-21.
- Ruhlen, M. (1996). *L'origine des langues*, Belin, Coll. Débats, Paris.
- Woolgar, S. (1988). *Science the very idea*, Chichester-London.